

Anaïs Barbeau-Lavalette, scénariste et réalisatrice d'*Inch'Allah*

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2012). Anaïs Barbeau-Lavalette, scénariste et réalisatrice d'*Inch'Allah*. *Ciné-Bulles*, 30(4), 26–31.



« *En voyage, c'est mon œil d'être humain qui s'anime, mais il y a sûrement une caméra pas très loin, qui prend des notes.* »

Anaïs Barbeau-Lavalette — Photo: Éric Perron

NICOLAS GENDRON

Si les voyages forment la jeunesse, ils forment aussi les cinéastes. Anaïs Barbeau-Lavalette en est un exemple éloquent. Ses périples ont souvent donné naissance à des documentaires, dont **Les Petits Princes des bidonvilles** (Honduras) et **Si j'avais un chapeau** (Inde, Tanzanie, Palestine). Son cinéma, comme son engagement auprès du Wapikoni mobile, en est un de communauté (**Les Mains du monde**, **Tap-Tap**, **Les Petits Géants**). Son attachement au quartier montréalais Hochelaga-Maisonneuve s'est reflété dans son premier roman (*Je voudrais qu'on m'efface*), mais d'abord à l'écran (**Si j'avais un chapeau**; **Le Ring**, son puissant premier long métrage). Son amour pour la Palestine, où elle a séjourné maintes fois et qu'elle raconte dans le recueil *Embrasser Yasser Arafat*, l'a menée à **Inch'Allah**. On y suit Chloé, une obstétricienne québécoise assignée dans un camp de Cisjordanie vite happée par la guerre. Ce second long métrage, tissé de fortes impressions et de détails saisissants, se vit comme un choc d'humanité, un vibrant voyage pour repenser nos frontières, réelles comme imaginaires. Naturellement, Anaïs Barbeau-Lavalette compte maintenant, avec tout l'espoir lumineux qui est le sien, redonner son film à la communauté. Pour la suite du monde.

Ciné-Bulles: Vous terminez votre recueil de chroniques palestiniennes, Embrasser Yasser Arafat, par ces mots: Inch'Allah. En quoi cette expression a-t-elle donné le ton au film?

Anaïs Barbeau-Lavalette: Ce titre s'est un peu imposé. C'est un des rares mots de la langue arabe que tout le monde comprend, qui a une résonance profonde. Le film est dur, mais j'aimais l'idée de l'envelopper d'un titre porteur d'espoir. Dans la langue arabe, c'est un mot utilisé quasiment dans toutes les phrases, on peut tout espérer à travers lui. Comme si l'on disait tout le temps ici « Si Dieu le veut ».

*Vous avez connu l'équipe de micro_scope grâce au documentaire **Se souvenir des cendres**, autour du film **Incendies**, pour lequel vous avez gagné un prix Gémeaux. Était-ce naturel de leur soumettre votre deuxième fiction?*

En fait, j'ai rencontré micro_scope il y a longtemps pour un projet collectif qui n'a pas vu le jour. Puis, à leur invitation, j'ai tourné ce documentaire. Quand je leur ai présenté le synopsis d'**Inch'Allah**, Denis Villeneuve commençait l'écriture d'**Incendies**. Les étoiles étaient bien alignées... On a pu faire **Inch'Allah** de façon beaucoup plus détendue grâce à l'expérience d'**Incendies**.

Comment s'est passée la collaboration?

Je n'ai pas fait 1 000 films, mais je sens que c'est un lien privilégié. Surtout à l'aube du tournage. Valérie Beaugrand-Champagne, qui accompagne leurs scénarios en développement, est une interlocutrice intelligente, qui ne va jamais empiéter sur ce qui appartient au scénariste. Elle est le pont entre les producteurs, occupés à d'autres projets, et le cinéaste, en pleine ébullition. Quand c'est ton tour, c'est incroyable à quel point Luc Déry et Kim McCraw deviennent des alliés. C'est une collaboration vraiment précieuse, de A à Z. On a fini le mixage en France dernièrement et ils sont venus à Paris. Ils sont présents à chacune des étapes. Pourtant, je n'ai jamais senti que je manquais de liberté. C'est rare que j'aie eu à « tirer la plogue » sur mes idées.

Tourner l'essentiel du film en Jordanie vous a-t-il permis d'avoir les coudées franches?

La thématique reste très fragile. Il y a de nombreux Palestiniens en Jordanie, mais c'est un pays « neutre ». Pour ceux qui nous accueillent, c'était important d'avoir accès au scénario. C'est une monarchie, la Jordanie, alors le Roi n'est jamais loin.

Son entourage a lu le scénario pour décider s'il y mettait son cachet ou non. Il y avait quand même le spectre d'un refus, puisque concrètement, on est plus longtemps d'un certain côté, sauf qu'on suit des trajectoires humaines, il n'y a pas de discours politique. C'est aussi ce qui a été reçu par les différents lecteurs qui m'ont ouvert les portes pour filmer.

Aviez-vous peur d'être accusée d'avoir choisi votre camp?

Cela demeure une inquiétude, mais je n'ai pas d'opinions tranchées sur la question israélo-palestinienne, tellement vaste! Je ne suis pas une experte, je n'ai pas éprouvé le conflit dans mon corps aussi puissamment que d'autres. Ce médecin québécois, c'est un peu l'*alter ego* du spectateur occidental. Je ne me permettrai pas d'aborder le conflit autrement. Cette femme est avalée par une guerre qui, certes, n'est pas la sienne, mais devient elle-même un champ de bataille par sa simple présence. Elle n'atterrit pas là pour défendre une cause, seulement pour faire son métier, jusqu'à ce que le conflit l'absorbe et la dépasse. À la base, elle est médecin.

Elle aurait pu aussi bien aller en Haïti...

Complètement, oui.

Votre intérêt pour la Palestine ne date pas d'hier. Est-ce elle qui vous a adoptée ou serait-ce plutôt l'inverse?

C'est une monarchie, la Jordanie, alors le Roi n'est jamais loin. Son entourage a lu le scénario pour décider s'il y mettait son cachet ou non. Il y avait quand même le spectre d'un refus, puisque concrètement, on est plus longtemps d'un certain côté, sauf qu'on suit des trajectoires humaines, il n'y a pas de discours politique.

L'un ne va pas sans l'autre. En même temps, c'est un attachement paradoxal, adopter un pays, surtout en zone de conflit. Parce que tu n'en sors pas indemne. Si tu as le goût d'y retourner, c'est à tes risques et périls, ce ne sont pas des vacances. Je me suis longtemps demandé ce qui me poussait à y retourner. J'y suis allée apprendre la langue, étudier la politique, voir des amis, puis tranquillement écrire un film, pour mieux m'en imprégner. Peut-être qu'après **Inch'Allah**, j'aurai une réponse à mon besoin perpétuel de retourner dans ce pays...

L'avoir visité au début de la vingtaine a dû vous marquer davantage.

Peu importe l'âge, quand tu vas dans une zone de guerre, cela te marque, te forge, te révolte. À 20 ans, cela t'ouvre sur une autre perspective du monde. Voir un enfant se faire tuer, comme je le raconte dans *Embrasser Yasser Arafat*, fait partie des expériences bouleversantes, encore plus à l'âge où tu définis ta position dans le monde. Un sentiment d'urgence s'est installé en moi, un désir d'en faire quelque chose, mais quoi?

Les amitiés de Chloé avec Rand, la Palestinienne, et Ava, l'Israélienne, sont peu mises en contexte. Était-ce une façon pour vous d'illustrer des relations humaines plus simples qu'on pense, même en zone de conflit?

Effectivement, sans ces frontières, ces trois filles pourraient être amies. La brève scène où elles se

croisent est révélatrice de la facilité avec laquelle elles pourraient développer un lien, mais ce lien leur est interdit. La tragédie est là. Des deux côtés, il y a une volonté de dialogue, concrètement impossible.

Les liens qui unissent Chloé et Faysal demeurent ambigus, entre admiration et sentiment amoureux.

Il y a quelque chose de trouble dans cette attirance. Lui, le militant, intelligent et engagé, et elle, la Liberté avec un grand L. C'est l'accroc entre eux et Faysal la confronte souvent là-dessus: « Tu ne pourras jamais comprendre, parce que toi, tu peux partir. » J'aime vraiment cette thématique de l'altérité. Inconsciemment, Chloé se bat pour arrêter d'être l'autre, celle qui peut repartir, celle pour qui c'est facile, alors qu'elle a l'impression que plus le temps passe, plus le pays entre en elle.

Le cinéma aborde de plus en plus le conflit israélo-palestinien. Votre expérience personnelle était-elle pour vous garant d'un regard neuf?

Je n'ai pas la prétention d'offrir un regard neuf. Mais c'est le seul que je puisse offrir avec authenticité. Plusieurs bons films ont été tournés sur la question et c'est tant mieux... La cinématographie israélienne est vivante; les Israéliens ont envie de raconter qu'ils sont aussi autre chose qu'une guerre, et je les comprends. Au Québec, c'est rare qu'on s'imagine dans des fictions sur une guerre, on en est plu-

Chloé (Evelyne Brochu) entre son amie Rand (Sabrina Ouazani) et la mère de celle-ci (Zorah Benali) — Photo: Philippe Lavalette





Chloé et son amie Ava (Sivan Levy) — Photo: Philippe Lavalette

tôt témoins. D'un point de vue identitaire, on se cherche encore. Artistiquement, la littérature permet plus de se plonger dans un imaginaire. En cinéma, on s'est peu mis en scène à l'extérieur du pays. On commence à s'extraire de nous-mêmes pour mieux se regarder. **Incendies** l'a fait, **Monsieur Lazhar** aussi. Ou **Rebelle** qui, même sans personnage d'ici, demeure un regard québécois sur une guerre *a priori* lointaine. Bien sûr, on ne peut pas forcer des gens à raconter des histoires qui ne leur sont pas naturelles. C'est une évolution normale. Progressivement, on va se raconter à l'extérieur du Blanc québécois. Lors de projections-tests, on me disait qu'une Blanche canadienne ne peut pas se mêler d'un conflit qui n'est pas le sien. Comme si être Occidentale lui donnait une carapace... Mais l'être humain est beaucoup plus complexe que cela. Les guerres, les gestes extrêmes n'appartiennent pas seulement aux autres. Ce sont des failles d'être humain.

Lire votre recueil Embrasser Yasser Arafat, c'est retrouver plusieurs détails de votre scénario: la jeep, la Star Ac' panarabe, l'enfant-Superman, les checkpoints et les tourterelles. Pensez-vous souvent cinéma en voyage?

Je réussis à en faire abstraction, surtout de la fiction. Le documentaire a cela de beau qu'il aiguise le regard. Ce doit être pareil pour les peintres. Tu deviens beaucoup plus attentif aux détails, à ce qui pourrait être un élément documentaire fort. Au fond, c'est un élément de vie fort. En voyage, c'est

mon œil d'être humain qui s'anime, mais il y a sûrement une caméra pas très loin, qui prend des notes.

Vous suivrez, pour la série documentaire télévisée de TV5 Le Monde à l'envers, quatre familles qui, comme Chloé, s'exilent « à l'autre bout du monde ». Vos personnages sont-ils une façon pour vous de vivre l'exil par procuration?

C'est drôle, parce que... non! (rires) J'ai la chance d'avoir beaucoup voyagé. Mes parents m'ont garrottée dans le monde assez jeune, convaincus que j'allais beaucoup apprendre et ils avaient raison. J'ai voyagé tôt, seule, et j'ai continué jusqu'à maintenant. Ce sont toujours des voyages bouleversants et des rencontres qui restent. Mais on dirait que plus je pars, plus je m'enracine, plus j'aime mon pays.

Dans une entrevue, la comédienne Evelyne Brochu soutient que vous avez « autant le talent de raconter la vie que de la réfléchir et de la vivre ». Quel serait le sien?

C'est beau ce qu'elle a dit! (rires) Je n'en reviens pas d'où Evelyne est allée. Elle-même m'a dit, après avoir vu le film, qu'elle ne se reconnaissait pas. Dans l'être humain d'Evelyne Brochu, *a priori*, il faut chercher Chloé pour la trouver. Elle a beaucoup d'écoute et le canal de sa tête à son cœur est vraiment direct. Elle avait parfois peu de prises pour jouer quelque chose de très intense et elle plongeait. On ne peut qu'être reconnaissante quand un acteur se donne autant.

La caméra de votre père Philippe Lavalette n'hésite pas à être au cœur de l'action. En témoigne cette intense scène d'accouchement. Quel mandat lui aviez-vous donné?

Notre ligne directrice tient en une phrase qu'on utilisait déjà pour **Le Ring**: « On ne fait pas un film au pinceau, mais à la brosse. »

Dès que c'était trop beau, trop placé, on cassait cela. Je ne voulais jamais perdre le souffle naturel du personnage et du pays. Je ne voulais pas faire des tableaux avec la guerre.

Faire une « œuvre d'art » n'est pas votre préoccupation première...

En fait, cela peut aussi être une œuvre d'art à sa façon, une œuvre d'art rugueuse; tu ne la contemples pas, mais il se pourrait qu'elle t'avale, qu'elle te griffe, te heurte, te rentre dedans... Je ne veux pas qu'on soit devant les bras croisés, à trouver cela beau, à être ému. C'est correct, mais j'aime mieux que cela soit vrai, brut. On cherchait tellement cette vérité que même la monteuse m'a dit: « C'est fou le nombre de personnes au *checkpoint*! » Mais ce n'était pas un réel *checkpoint*, c'était

un décor. Ce ne sont pas de vrais Palestiniens, mais 200 figurants qu'on met en scène, qu'on place au centimètre près dans le cadre. La vérité qu'on a trouvée masque une part du travail qu'il y a derrière.

*Nous avons interviewé la directrice artistique André-Line Beauparlant avant le début de l'aventure d'**Inch'Allah** (Ciné-Bulles, volume 29 numéro 3) et elle en parlait avec grande excitation. Recréer l'environnement israélo-palestinien en Jordanie n'a pas dû être de tout repos?*

C'était gros! Je tenais à l'authenticité des vrais pays, donc on a tourné en Palestine et en Israël, pour filmer le Mur dans toute sa splendeur. Mais on a aussi construit notre mur: 300 mètres de béton! Il fallait ensuite déplacer ce mur-là du décor du dépotoir vers celui du *checkpoint*, par camion. Un immense chantier, mené par une femme, dans ces pays-là, il faut le vouloir!

Comment avez-vous vécu cette première coproduction?

Ce que j'ai reçu, c'est d'abord la collaboration des Israéliens, parmi les premiers lecteurs du scénario. Ce sont les producteurs de **La Visite de la fanfare**, que j'avais adoré. Leur premier commentaire fut: « C'est dur à lire pour nous, Israéliens, mais c'est juste. » En partant, c'est rassurant. Pour les Français, une coproduction impliquait que le montage sonore et le mixage se feraient en France. Grâce à eux, on a fait un *casting* à Paris, en Israël et en Jordanie. Pour les producteurs, c'est plus compliqué. Mais ce que j'en reçois, c'est juste des alliés.

*Dans **Les Petits Géants**, un garçon déclare n'être « jamais joyeux ». Dans **Le Ring**, Jessy lutte contre la morosité environnante. Dans **Inch'Allah**, on affirme n'avoir rien d'autre que la souffrance. Mais vous semblez toujours vouloir diriger ces personnages vers des sentiers plus lumineux. Je me trompe ou vous êtes d'un naturel optimiste?*

Absolument! Je le suis dans mon rapport à la vie, même en dehors de la création. Il n'y a pas d'obligation au bonheur, ce serait absurde. Sauf que c'est une des premières façons de résister à la lourdeur planétaire. On est une génération qui porte encore un peu le poids du monde, ce n'est pas négatif, mais avec la chance qu'on a, on a le devoir de faire bouger les choses. D'abord, on doit réaliser cette chance-là et être heureux. Cela peut avoir l'air complètement bouddhiste! (rires) Mais cela tient de la résistance.

C'est une mission d'artiste, d'égayer ce monde?

Je ne pense pas qu'on ressorte d'**Inch'Allah** en allant giguer ou en trinquant. (rires) Mais c'est important que dans mes films il y ait un personnage porteur de cette possibilité d'un lendemain. Jessy

J'espère que mon film se frayera un chemin dans l'imaginaire québécois. Que chaque spectateur pourra le recevoir personnellement, qu'il lui racontera quelque chose d'intime. J'ai envie qu'on s'approprie un peu cette guerre-là et toutes les guerres, pas pour que cela fasse mal, mais pour nous rapprocher de l'humanité derrière. Qu'on se sente interpellé comme être humain, pas extérieur à tout cela.



La fin d'une amitié — Photo: Philippe Lavalette

l'était dans **Le Ring**, là c'est Safi qui la porte, même si c'est un personnage en filigrane. Il était primordial pour moi, depuis le début de l'écriture.

Safi semble avoir un rapport au monde presque autistique.

Effectivement, il est un peu imperméable, fermé sur lui-même. Rien ne semble l'atteindre et cela s'incarne de plusieurs manières: la façon dont il est habillé, son obstination à frapper sur le mur, sa radio qui capte des ondes en hébreu et en anglais, son regard au loin sur le toit de la mosquée. On devine que c'est lui qui voyage le plus. Cette ouverture sur l'ailleurs est nécessaire. Pour moi, Safi raconte quelque chose de moins tragique, de plus ouvert, de plus vivant. Il offre la brèche poétique qui fait respirer le film et le discours sur le conflit. Que cette respiration vienne de l'enfant n'est pas un hasard.

C'est désormais une évidence de dire que votre filmographie est traversée par les troubles et les joies de l'enfance. Un film sans enfants serait-il possible à vos yeux?

Je suis déjà très contente d'avoir réussi à faire **Inch'Allah**. Chloé, loin d'être moi, est quand même un *alter ego* féminin de mon âge, qui reçoit des choses que j'ai vues ou éprouvées... Je n'étais pas certaine d'y arriver. D'un point de vue créatif, c'est une étape importante. Je pourrais faire un film sans enfants, mais j'aime tellement travailler avec eux,

sans artifices, comme le travail de mon père avec la caméra. Eux et moi, on clique dans le *no bullshit*. Mais ce que je trouve beau surtout, c'est qu'il y a toujours un demain à venir avec un enfant devant toi.

L'expression Inch'Allah est utilisée pour sceller le sort d'un désir cher. Et si vous aviez à l'employer aujourd'hui...

J'espère que mon film se frayera un chemin dans l'imaginaire québécois. Que chaque spectateur pourra le recevoir personnellement, qu'il lui racontera quelque chose d'intime. J'ai envie qu'on s'approprie un peu cette guerre-là et toutes les guerres, pas pour que cela fasse mal, mais pour nous rapprocher de l'humanité derrière. Qu'on se sente interpellé comme être humain, pas extérieur à tout cela. *Inch'Allah!* ■